

ployés à des fondations utiles et à d'abondantes aumônes qui ont attaché une grande popularité à son nom. Les deux battants ouverts de la grille de bronze qui donne sur la route semblent souhaiter une perpétuelle bienvenue au voyageur. Ils laissent entrevoir une vaste construction, du caractère le plus simple, jetée à mi-côte d'une colline, en face du mont d'Arain, géant couronné de ruines qui veille sur la vallée tout entière. Le château de La Vernède domine cet abîme de verdure, au fond duquel la Nive déroule son ruban d'argent, et se tient à l'écart des villas nombreuses destinées aux étrangers qui, l'été, viennent boire aux sources thermales de Cambo. Son plus grand charme est un calme, un silence, un air de solitude, que je fus surpris de ne point lui trouver ce soir là.

Le parc retentissait de mille bruits joyeux : une musique fortement cadencée partait de la terrasse, et le premier objet qui frappa mes yeux, sous l'avenue de platanes, fut une longue table encore chargée des débris d'un repas de fête. Je vis toute la famille assise à l'ombre du balcon festonné de vignes qui entoure la maison ; les sous-aigus de la flûte se mêlaient, avec plus d'originalité que d'harmonie, à la basse monotone du tambourin, et une cinquantaine de jeunes garçons et de jeunes filles dansaient une ronde du pays sur un mode lent et grave. Cette ronde était menée par une petite personne au regard vif et ingénu tout à la fois, vrai type de Basquaise d'une grâce incomparable. Elle battait la mesure du bout de son pied, tout en donnant de temps en temps le signal des cris qui servent à marquer le rythme et les changements de figures. Le plaisir qu'elle semblait prendre à cette ronde était un plaisir d'enfant sans apparence de timidité ni de coquetterie ; elle souriait et sautait, ni plus ni moins que si les maîtres du château ne l'eussent point regardée. Pourtant le bouquet de fleurs d'orange, attaché au petit foulard blanc qui lui servait de coiffure, indiquait que cette fillette était une nouvelle mariée.

Mme de la Vernède s'avançait à ma rencontre ; je la suppliai de ne pas interrompre le bal à cause de moi, et pris place à ses côtés sur la terrasse. — L'attente me dit-elle avec cet accent méridional qui donne plus de relief encore à sa franche bonhomie, vous m'en aurez pas pour longtemps. Il est d'usage ici que les mariées du matin viennent danser au château leur première contredanse, et plus qu'une autre, ma filleule Madelette a voulu se conformer à la coutume.

— Madelette ? C'est Madelette, cette fille si pimpante. Je ne l'aurais certes jamais reconnue. Et elle épouse ?...

On me désigna un grand gaillard bien découplé, au teint brun, aux traits réguliers et fiers. Assis à l'écart, il appuyait sur sa main un front quelque peu soucieux. Son costume étrange, qui ne me parut être ni bayonnais ni espagnol, se composait d'une veste de laine rouge qu'une ceinture de soie rattachait à des culottes de même couleur. Sans le bérêt, très franchement basque, ce costume eût rappelé l'accoutrement coquet d'un majo. A coup sûr, celui qui le portait avec tant d'aisance et de désinvolture n'était ni un paysan ni un ouvrier. Plus je l'étudiais, mieux je me souvenais d'avoir déjà rencontré ces traits expressifs, et cette tournure qui révélait un homme de race ; mais où l'avais-je vu ? Il m'était impossible de me le rappeler.

En ce moment, l'orchestre rustique s'arrêta, la danse finit, et les gens de la noce vinrent prendre congé. A mesure qu'ils défilaient devant eux en les saluant, les deux vieillards leur adressaient quelque parole amicale. Lorsque vint le tour des époux, la baronne embrassa Madelette avec une tendresse maternelle et les larmes aux yeux. Je l'entendis lui dire à voix basse : — Puisse-tu ne point te repentir du choix que tu as fait !

Comme le marié s'approchait : — Vous nous répondez de son bonheur ? ajouta-t-elle d'un ton un peu sévère.

Il s'inclina sur sa main et la baisa avec la galanterie dégagée d'un grand seigneur. Dans le mouvement qu'il fit, je m'aperçus qu'une manche de sa veste était repêchée, et que le bras gauche lui manquait. De celui qui restait, il entourait la taille de sa femme. Chacun des garçons se plaça de même entre deux jeunes filles, et en chantant une longue romance nuptiale, dont ils se renvoyaient les couplets, tous disparurent sur la route, du côté de Cambo.

On me raconta l'histoire de ce mariage, qui ressemble fort à un roman. Pour la rendre intelligible, il convient que j'y joigne quelques détails recueillis par moi-même à une autre époque.

1

Mlle Rose Laparade n'est qu'une modeste de province, mais je défie de rencontrer à Paris un plus joli magasin que celui où elle trône sous les arcades de Bayonne, et des yeux noirs d'une beauté aussi bizarre, à la fois vifs et veloutés, doux et brûlants. Toutes les femmes qui passent devant sa petite vitrine, qu'abrite un large parasol chinois de l'effet le plus pittoresque, rendent justice au goût parfait des coiffures et des chiffons offerts à leur admiration ; les hommes s'arrêtent aussi, mais pour regarder la jeune modiste assise au milieu de ses ouvrières comme Calypso parmi ses nymphes. Qui résisterait à la tentation d'entrer dans le petit temple de Rose Laparade, et, tout en essayant des gants, de serrer sa jolie main qui s'abandonne volontiers, de provoquer par un madrigal le sourire qui entr'ouvre et fait palpiter ses lèvres ? Elle a l'habitude des compliments, ils lui plaisent, et elle les accepte tous, j'entends les plus risqués, en y ripostant par de fines réparties, qui lui ont fait une réputation de verve et d'esprit.

La seule peut-être que je n'eusse point l'idée de remarquer autrement que pour la trouver parfois gênante, ce fut une apprentie du nom de Madelette. Outre qu'elle était encore presque enfant, sa tenue réservée imposait à tous, et, en sa présence, la causerie ne prenait jamais ses ébats. Il est vrai de dire qu'elle ne paraissait guère que le matin, avant l'heure des visites. Le reste du temps, on l'employait probablement à faire des commissions par la ville. Mlle Rose avait pour elle des égards extrêmes. Souvent je l'entendis arrêter une plaisanterie trop vive en disant :

— Chut, voici Madelette !

— Cette petite vous est-elle donc particulièrement chérie ? lui demandai-je un jour.

— Oui, répondit-elle. On ne me la laisserait pas si l'on supposait que nous lui donnions ici de mauvais exemples, et je tiens à la pratique de sa marraine, Mme de la Vernède, qui m'achète pour quelque cent louis par an de bonnets et de fichus.

— Mme de la Vernède ? Vous êtes sa filleule ? dis-je à Madelette qui entra.

— Eh ! oui, monsieur ! la fille de son garde, Sébastien Fagalde, qui vous a souvent suivi à la chasse. Je vous reconnaissais bien, monsieur, mais je n'avais pas la hardiesse de vous le dire. Si c'est impoli, je vous en demande pardon.

Elle prononça ces mots sans gaucherie, mais avec un accent montagnard très-comique, et en rougissant de confusion jusqu'au blanc des yeux.

— C'est moi qui aurais dû me souvenir de vous ; mais vous étiez si enfant lorsque pour la dernière fois j'ai quitté Ustarriz ! Comment se fait-il que vous soyez ici ?

— Mon père est mort, monsieur, et je n'avais plus de mère depuis bien longtemps.

Je vis qu'elle allait pleurer, ce qui m'empêcha de lui dire le regret que j'avais de la mort de Fagalde, le meilleur et le plus dévoué des hommes.

— C'était une raison pour rester au service de votre marraine, Madelette.

— Oh ! j'y suis toujours, s'écria-t-elle, et j'espère bien y rester toute ma vie ! Seulement, pour savoir travailler comme une femme de chambre de bonne maison, il convient d'apprendre, et je suis venue à Bayonne, chez ma tante, qui demeure dans le quartier de la citadelle. Elle me garde et me soigne bien, allez !

— Et j'ai pu juger que vous étiez une fille sage, lui dis-je.

— Il le faut, fit-elle avec une fierté naïve, quand on est une Fagalde et qu'on n'a pour dot que son honnêteté.

— Pour dot ! Songeriez-vous à vous marier ?

Elle ne rougit ni ne se troubla, et répondit : Qui sait ?

— Avez-vous donc un galant ?

— Non, mais est-ce une raison pour n'avoir jamais de mari ?

— Elle est très-drôle ! fit Rose en me poussant le coude.

— Je ne la crois pas sotte, répliquai-je.

Madelette s'était mise à la fenêtre, et, le corps penché en avant, plongeait un regard inquiet sous les arcades. Dès que je m'approchai pour voir ce qui attirait son attention, elle recula brusquement, comme si on l'eût prise en faute. Le jour baissait, la rue était déserte, et je n'aperçus à quelques pas que la silhouette d'un homme de haute taille enveloppé de son manteau à l'espagnole.

— Ah ! dis-je à Madelette, vous a surpris n'avoir pas de galant ?

— Et je n'en ai pas, vrai ! demandez plutôt à Mlle Rose. Je suis pour cela trop chétive et trop laide.

— Qui donc est là ? dit Rose.

— José Manoël, mademoiselle.

Au même instant, l'inconnu vint s'accouder sur le rebord extérieur du balcon, en cachant à demi son visage dans les plis d'un manteau fort râpé et assez malpropre. Ma surprise fut grande quand je vis Mlle Laparade aller à cet inconnu avec autant d'empressement que s'il eût été le plus beau cavalier du monde et causer quelques minutes à voix basse avec lui.

— Puisque vous retournez chez vous, voilà votre voisine, mon apprentie Madelette, que vous ferez bien de reconduire, lui dit-elle enfin. Sa tante n'aime pas qu'elle rentre seule à la nuit close.

Il cherchait une excuse. Madelette ne lui laissa pas le temps de la trouver :

— Je n'ai pas peur et je reconnaitrai mon chemin sans l'aide de personne, dit-elle précipitamment. Ce qui plairait le moins à ma tante serait de me savoir reconduite à la maison par qui n'est pas de mes amis.

— Vous savez pourtant bien que je suis des vôtres, dit José.

— Je n'en sais rien du tout, riposta Madelette avec une courte révérence qui s'adressait à nous trois.

Elle était déjà loin.

Presque aussitôt José Manoël prenait congé de Rose. En sortant moi-même quelques instants après, je trouvai l'homme au manteau, une cigarette entre les dents, blotti sur une borne, dans la posture d'un chasseur aux aguets. Il a décidément fort mauvaise mine, pensai-je, et je ne sus plus rien de lui, car le lendemain je quittai Bayonne.

La belle Laparade, Madelette, José n'avaient pas vécu une heure dans mon souvenir. Ce fut Mme de la Vernède qui les ressuscita pour moi. J'appris d'elle les détails de la vie toute le travail et de retraite que Madelette menait à cette époque, après de sa tante, la veuve Cabarous, vieille personne de beaucoup de mérite d'ailleurs, mais dévote et inflexible, comme peuvent l'être ceux que la maladie a toujours privés de jeunesse. Il ne fut jamais venu à la pensée de Mme Cabarous qu'une fille de quinze ans pût songer à autre chose en ce monde qu'à la prière et au travail. Retenue depuis des années dans l'immobilité par une paralysie des jambes, elle eût trouvé fort déplacé qu'on aimât la distraction et le mouvement. Selon ses idées, Madelette était trop heureuse de pouvoir aller à l'église quand bon lui semblait, et la messe du dimanche était jugée par elle, la plus belle ou plutôt l'unique fête à laquelle dût aspirer une imagination chrétienne. Il y avait un périlleux contraste entre les heures passées chez Mlle Rose Laparade et celles qui s'écoulaient au logis. Là, c'étaient des folies, des caquets sans fin, le va-et-vient du quartier à la mode ; ici, c'étaient le silence, les habitudes d'un couvent. Aucun bruit autour de cette demeure jetée dans un coin du Petit-Bayonne, près des remparts flanqués de bastions qui dominent les larges fossés. La rue était assez étroite, triste, et habitée tout entière par des ouvriers et de petits marchands. Madelette, vive et rêveuse tout ensemble, avec de gentilles échappées de gaieté enfantine, élevée au grand air, s'envenimait parfois dans sa chambre les jours de fête, alors que

la besogne quotidienne ne l'appelait point à l'atelier. Elle avait beau passer des vèpres au salut, réciter son chapelet, lire l'Ancien Testament à sa tante, ou étudier dans son petit miroir l'effet de ses plus beaux foulards ; il restait bien encore, la toilette faite, les offices entendus, le devoir filial rempli, quelques instants à employer pour le plaisir. Rarement Mme Cabarous lui permettait un tour de promenade au bras d'une amie, qui venait frapper à la fenêtre, et joindre ses instances à celles de la recluse. Alors Madelette entrevoyait le bruyant tohubohu de la place d'armes, les illuminations, les militaires, les belles filles qui venaient écouter la musique en plein air ; mais à l'heure où le premier appel de l'orchestre faisait bondir le cœur de toutes ses compagnes, elle reprenait, quoi qu'il lui en coûtât, le chemin de sa demeure. Madelette aurait pu cependant prolonger son absence, entrer au bal comme les autres, sa tante dormait depuis longtemps, et elle avait la clef de la maison ; mais qu'aurait dit son cousin d'une telle escapade ? Cacher une peccadille à sa tyrannique gardienne ne lui eût peut-être pas laissé de gros remords, tandis que rien au monde ne l'eût décidée à manquer de confiance envers ce guide indulgent et doux.

C'était le fils de Mme Cabarous, un tout jeune homme, un écolier. En attendant qu'il prit la soutane, il achevait laborieusement ses classes au collège de Bayonne, où l'avait fait entrer la générosité d'un ami de sa famille. Son enfance s'était passée à Ustarriz auprès de Madelette, et la première fois que, sortant du collège pour les vacances, Cyrille trouva sa petite cousine installée au logis, il lui sembla que c'était toujours la même fillette qu'il avait quittée dans son village, revenant de l'école un panier au bras, vagabonde, entêtée comme les chèvres qui broutent sur les collines de Cambo, fièle, presque laide d'ailleurs. Jusqu'à ce que son teint se soit éclairci, sa taille développée, la Basquaise dont la beauté est toute de grâce, reste généralement insignifiante. Madelette n'était donc pas femme à faire chanceler Cyrille dans ses résolutions ascétiques, ou plutôt, à ses yeux, elle n'était pas femme le moins du monde. La pauvre enfant n'avait rien des séductions qu'il attribuait à cette Eve terrible contre laquelle on avait armé son cœur.

Il continua, comme les années précédentes, à partager son temps entre l'étude, les offices, sa mère et la musique ; seulement, lorsqu'il descendait de sa chambre pour souper, lorsqu'il causait ou lisait en famille, assis sur le banc de pierre du porche, il se demandait pourquoi tout était plus joyeux dans cet intérieur, et quel parfum de jeunesse on y respirait pour la première fois. Peu à peu il dut reconnaître que ce parfum c'était la gentillesse de Madelette. Il aima la jeune fille pour les soins qu'elle prodiguait à la mère Cabarous, et, sans défiance, fit ce rêve chaste d'une affection fraternelle, qui serait le charme et la joie de sa vie d'abnégation et d'isolement.

Madelette, elle aussi, s'attacha très vite à Cyrille par un lien de respect et d'admiration qui lui faisait oublier l'âge de son cousin, et qu'aucune des familiarités de la vie quotidienne ne parvenait à modifier. Cette amitié si sérieuse cachait pourtant un danger, mais Mme Cabarous eût été incapable de le signaler ou de le prévenir. Depuis que la vocation de son fils s'était déclarée définitivement, il avait dépouillé à ses yeux les faiblesses humaines ; elle ne se prit jamais à songer en voyant le soir, à la veillée, le regard de ce jeune homme de vingt-deux ans s'arrêter avec complaisance sur cette jeune fille, qui travaillait silencieusement à la lueur de lampe. Un bien petit incident fit néanmoins, vers la fin de septembre, vibrer tout à coup une corde muette jusque-là dans l'âme de l'écolier.

La chaleur était intense à Bayonne et macérait le raisin sur la treille de la tonnelle, où déjà les oiseaux de passage venaient picorer les grosses grappes violettes. A la demande de sa mère, Cyrille sortit un matin pour faire la vendange. Debout sur une échelle appuyée au mur, il coupait d'une main les grappes, et, de l'autre, les jetait dans le tablier de Madelette qui, la tête en l'air, le regardait s'acquiescer de sa besogne. Un grand soleil incendiait l'azur d'une limpidité monie, et ses rayons, tamisés par le feuillage de la tonnelle, éclairaient de reflets mobiles les joues et le front de la jeune fille. Dans un bond qu'elle fit pour ressaisir une grappe mal lancée, son mouchoir se détacha et ses grands cheveux, se déroulant, la couvrirent comme un voile. Au même instant, l'écolier se retourna. Il resta le bras en l'air, immobile, saisi d'un étrange émoi, devant cette première révélation de la beauté que lui envoyait le hasard. Madelette se rajustait en riant. Il descendit de l'échelle, très-pâle, s'en alla dans sa chambre, et appela le ciel à son secours, sans savoir pourquoi. Il eut beau recourir aux oraisons, les anneaux soyeux de cette noire chevelure ruisselaient toujours sous ses yeux. Depuis lors, une sorte de malaise moral pesa visiblement sur le jeune homme ; il travaillait avec excès comme s'il eût cherché à se fuir lui-même, il semblait possédé d'un redoublement de passion pour la musique, et l'on se rappelait lui avoir entendu dire que c'était la sa grande ressource dans les instants de lutte, parce que la musique lui versait un apaisement inexplicable, ou le transportait dans ce troisième ciel dont parle saint Paul. Parfois les rares fidèles qui, dans l'ombre du soir, venaient à la cathédrale réciter l'*Angelus*, étaient surpris d'entendre s'élever les accents de l'orgue sous la vaste étendue des nefs silencieuses ; mais personne ne devinait les rêves, les sanglots que traduisaient les vibrations écloses sous les doigts de Cyrille.

(A continuer.)

Les Pastilles du Dr. Nélaton, contre le Rhume, maladie des bronches, maux de Gorge et Consomption, produisent toujours l'effet désiré.—Lafond et cie. 25 cents la botte.